

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2019
VOLET JEUNESSE

TEXTE FINALISTE

Les aventures de Pétrina Azarov
Le périlleux destin d'une princesse déterminée

par Mélina Felices-Perrier

Chapitre 1

Fille de Prusse

Depuis ma naissance, on m'a appris que mon devoir, en tant que femme, était de me marier à un élu désigné, d'avoir des enfants et de régner sur le royaume de Prusse. Telles étaient les exigences de mon père. En réalité, on me demandait d'être tout ce que je n'étais pas, une femme, une épouse soumise et sans liberté.

Je me nomme Pétrina Natalia Azarov, de Königsberg, fille du grand Ivan Azarov III. Je suis née le 13 décembre 1838 dans l'ancienne capitale de la Prusse-Orientale. Comme vous pouvez le constater, je suis de sang royal. Mon père est présentement le roi de la Prusse, je suis donc sa successeuse désignée. Laissez-moi vous expliquer. Le trône de la Prusse est mon héritage puisque je suis fille unique et que ma mère est décédée lorsque je n'étais qu'une jeune enfant. Elle me manque terriblement. Je n'ai aucune image ni aucun souvenir d'elle. Juste un nom. Comme mon père n'a ni frère, ni sœur, ni épouse et n'a eu aucun autre enfant, je suis donc obligatoirement la souveraine légitime. Par contre, personne ne veut me voir au pouvoir. Comment puis-je dire ? La famille royale ne m'a jamais réellement aimée. Je suis une fille révoltée, voilà tout. Selon eux, une insoumise comme moi, assise sur le trône, serait un signe de faiblesse et de trahison envers notre famille. Honnêtement, cela ne m'a jamais dérangée puisque je n'ai aucunement envie d'assumer les exigences d'une vie politique. « Je suis une rêveuse, et non une princesse », répété-je à mon père, au grand désespoir de celui-ci. C'est d'ailleurs pourquoi la Prusse me surnomme « Fille de Prusse » et non « Princesse de Prusse », comme cela se devrait. De toute façon, être rêveuse n'est

pas acceptable, c'est ce qu'on me répète tout le temps. Mais, que je le veuille ou non, je suis destinée au trône.

J'étais sur le chemin du retour d'un long voyage politique en provenance de Berlin. Heureusement pour moi, le pénible voyage avait pris fin beaucoup plus tôt que prévu. On exigeait mon retour immédiat à Königsberg. Évidemment, les raisons de ce retour m'étaient inconnues. Assise sur le banc arrière du carrosse, face à la petite fenêtre, je ne pus m'empêcher d'avoir un sentiment d'inquiétude. Cela faisait maintenant sept heures que nous étions en chemin vers ma ville natale et j'étais complètement épuisée par ce long voyage. Brusquement, une pluie féroce commença à tomber. La route devint de plus en plus boueuse et dangereuse. Les chevaux s'agitèrent. Après quelques minutes, la route était soudain impraticable. Le convoi s'arrêta subitement et le cahotement sous mes pieds cessa. C'est à cet instant que je me rappelai une des dernières choses que mon père m'avait dites avant que je parte, quelques mois auparavant... « Ma fille, ne reviens pas ici sans accord de Berlin. En cas d'urgence, j'enverrai une lettre et j'exigerai ton retour immédiat. » En boucle, je ruminai les paroles de mon père. « Aucun prétexte... en cas d'urgence... retour immédiat... »

Quand le cocher frappa à la porte du carrosse pour m'annoncer que nous devons nous arrêter, je sursautai. J'en déduis qu'un incident malheureux était arrivé. Mais quoi ?

Envahie par une nouvelle énergie, je poussai de rage la portière et je sortis malgré le regard désapprobateur du cocher. Une rafale faillit me faire trébucher. Péniblement, l'air désolé, le cocher s'approcha de moi. « Mon père ?! »

À peine le cocher eut-il le temps de me faire un signe de tête que je sentis mon cœur s'accélérer à une vitesse incroyable. C'est alors qu'un cri strident sortit de ma bouche. J'essayai de prononcer une parole, mais un sanglot étrangla ma voix. Ce n'était pas le temps de jouer à la victime ! Alors, d'un pas décidé, confiante, j'empoignai la longe du cheval et, en selle, je galopai vers le début d'une grande aventure. Je m'enfonçai dans la nuit, prête à faire face à n'importe quel défi...

Chapitre 2

Königsberg

Cela faisait près d'une heure que je galopais sans relâche. La pluie n'avait pas cessé. Ma longue robe et mon corset désormais imbibés d'eau me rendaient la tâche difficile. « Aucun prétexte... En cas d'urgence... Retour immédiat... » Sur ma joue une larme commença à couler. Avec le peu de courage qu'il me restait, j'essuyai avec l'endos de ma main mes larmes et je repris la route qui me conduisait à mon père. À cause de la tempête, le chemin menant au château royal avait complètement disparu. J'avais terriblement peur de m'être perdue. Au moment où j'allais perdre espoir, j'aperçus la forteresse. J'étais finalement arrivée à ma demeure ancestrale.

Une fois les portes franchies, je descendis du cheval et je me mis à courir dans le couloir, ce qui me parut une éternité. Je vis la stupéfaction sur les visages des invités, des domestiques et de ma famille quand je passai devant les convives attablés à déguster leur repas. Des points d'interrogation se dessinèrent sur leur visage. « Comment une princesse peut-elle se comporter ainsi ? », semblaient-ils penser. À cet instant, je n'avais rien à faire de leurs opinions. Tout ce qui m'importait, c'était mon père. Je me dirigeai vers l'escalier menant à la tourelle centrale. Je montai en trombe les nombreuses marches. Malgré l'effort incroyable qui m'était demandé, je ne sentis ni fatigue ni épuisement. Seuls les battements de mon cœur résonnaient dans mes oreilles et me ramenaient à ma réalité de fille du roi. J'arrivai finalement devant la chambre royale, un silence glacial envahit tout le couloir. Un courant d'air surgit et éteignit la seule chandelle éclairant cet endroit funeste. Un frisson parcourut tout mon corps. Soudain, j'entendis un bourdonnement strident dans mes oreilles et, doucement, encore une fois, ma petite voix me disait que je ne devais pas être là. Surprise par cette soudaine information, je décidai de ne pas en tenir compte. J'approchai doucement mon oreille de la porte. Deux voix chuchotaient et l'une d'entre elles m'était étrangement familière...

C'est alors que l'autre voix s'exclama : « C'est de la folie ! La marier pour l'obliger à monter sur le trône ! Si, par malheur, il advenait que votre fille apprenne que ce mariage n'est qu'une supercherie, imaginez sa fureur ! » Stupéfaite par ce que je venais d'apprendre, je pris un instant pour réfléchir. Sûr de lui, mon père déclara : « Ne t'inquiète guère pour Pétrina, elle n'y verra rien. Je suis bon acteur, feindre d'être gravement malade est un jeu pour moi. Elle en aura plein la vue. Elle ferait n'importe quoi pour son vieux père malade, même se marier avec un inconnu ! » Je sentis ma poitrine s'alourdir et, bientôt, mon cœur fut réticent à battre de nouveau. Cette fois, ce n'était pas la peur qui m'habitait, mais plutôt la déception d'avoir été trompée.

Derrière cette porte se trouvait la personne en qui je croyais : mon père. Terriblement déçue, je pleurai amèrement. Bientôt, ce fut la rage qui m'envahit, mes os criaient vengeance. La relation entre mon père et moi était brisée à tout jamais. Je ne pouvais croire qu'il manigançait une telle fourberie ! Sans réfléchir, je frappai le plus calmement possible à la porte. Les chuchotements cessèrent immédiatement. Avec la dignité qui me restait, je frappai à nouveau, mais cette fois avec beaucoup plus d'assurance. C'est alors qu'un faible « oui ? » se fit entendre. J'affichai un air soucieux et très troublé. À cet instant, je tournai la poignée et fis mon entrée. Je vis alors mon père, dans son lit, l'air misérable en train de simuler sa misère dans sa solitude. Je décidai de jouer son jeu, bien que l'envie de lui sauter à la gorge était bien présente. « Père ! », m'écriai-je d'une voix complètement dévastée. « Que vous est-il arrivé, Majesté ? » Le roi prit sa petite voix douceuse : « Ma fille, je suis si content que vous soyez présente à mon chevet dans ces temps si pénibles ! Je suis gravement malade et il ne me reste plus que quelques jours à vivre. Je regrette de vous parler de la sorte, mais je me dois de le faire. Le royaume refuse que vous deveniez reine de Prusse avant d'être mariée. Il m'oblige à vous unir à Guillaume le Grand ! » Je fis semblant d'être sous le choc, mais, intérieurement, je me sentis mourir de désillusion. Je croyais que perdre ma mère était le plus grand chagrin de ma vie, mais voilà que je réalisai que je m'étais trompée royalement.

N'en pouvant plus, je sortis finalement de cette pièce. Durant de longues heures, je dus prétendre être une fille aimable et fidèle au trône. Quand mon père me laissa sortir de ses appartements, je pus enfin prendre ma première vraie bouffée d'air depuis que j'avais mis les pieds au palais. Ma tenue était sale et encore humide de la soirée précédente. Impuissante, je redescendis les marches espérant qu'un miracle se produise. Pourtant, je savais que j'étais seule à pouvoir me sortir de ce désastre. Errante et perdue dans mes pensées, je me promenais dans le château. Que devais-je faire ? Une seule personne pouvait me sortir de ma torpeur et m'aider à voir clair dans cette situation. Je me rendis à l'autre bout du château en pleurant toutes les larmes de mon corps. Ce n'est qu'une fois arrivée à destination que j'eus la certitude de qui allait changer le cours de ma vie. Alors que j'étais plantée là, devant l'écrêteau de bois gravé de symboles prussiens, mon imagination transforma les lettres et, bientôt, au lieu d'être écrit « Mon roi, Notre Royaume, Notre Pouvoir », je lus : « Impuissance, Tragédie, Autonomie ». C'est ce que le royaume me réservait si je restais là. Tout d'un coup, la porte s'ouvrit et apparut mon bien-aimé. « Disparaissons ensemble loin d'ici. Fuyons ce royaume maudit ! Devenons ce que nous sommes. Réalisons notre rêve, soyons libres ! », lui dis-je.

Chapitre 3

Memel

Après deux jours en carrosse, nous arrivâmes finalement au port de Memel, exténués par le stress de ce long voyage. Malgré la souffrance que nos dos nous infligeaient après autant d'heures de marche, la liberté était à notre portée et personne ne pouvait nous arrêter à présent. C'était une journée maussade, mais nous pouvions entendre le son des vagues contre les brise-lames. Tout à coup, les murmures marins me transportèrent dans le passé. J'eus un vague souvenir de mon enfance. Je me souvins du hurlement des mers du nord, du sifflement et du cri d'une femme au loin. Des souvenirs obscurs... Je pouvais sentir l'eau éclabousser mon visage et entendre les sanglots d'un homme pleurant à chaudes larmes. Il me répétait que nous allions nous en sortir. Quand j'ouvris finalement les yeux, je réalisai que ma main tremblait. Je regardai autour de moi et je remarquai que la ville m'était étrangement familière. Pourtant, je n'y avais jamais mis les pieds. Une brève sensation de déjà-vu m'envahissait. Quand la main de Klaus agrippa la mienne tremblante, je sursautai à un tel point que je faillis perdre pied. « Pétrina, que se passe-t-il ? » demanda-t-il. « Rien, *mein Schatz*¹ », lui répondis-je. Je n'avais pas le temps de m'attarder à des chimères !

Sortie enfin de ma torpeur, je regardai autour de moi pour constater ce qui flottait devant moi : un vaisseau français datant probablement du début du 19^e siècle. Sur la coque avant, on pouvait lire « Le Conquérant ». Avais-je déjà vu ce navire ? Ce vaisseau français allait être l'embarcation qui nous mènerait vers notre liberté.

Le clapotis des vagues contre les brise-lames était grisant. Nous étions aux aguets. Soudain, nous remarquâmes plusieurs villageois chuchotant près de nous. Nous étions le principal sujet de leurs conversations. Intriguée, je réussis difficilement à décoder leurs propos. « C'est la fille de Prusse ! », s'exclama une villageoise. « Celle qui est recherchée par

¹ *Mein Schatz* : mot allemand qui signifie « mon chéri »

son père ? », demanda l'autre incrédule. « Oui, oui, l'élue de la famille royale », affirma son mari. « Que fait-elle ici ? », répliqua son épouse. Je réalisai que s'échapper en plus d'être recherchée serait une aventure beaucoup plus difficile que je ne l'aurais cru. Klaus saisit mon bras pour m'entraîner discrètement loin des curieux. En vitesse, nous déguerpîmes avant que la nouvelle ne s'ébruite aux alentours. Si par malheur les ragots parvenaient jusqu'aux autorités portuaires, notre projet d'un ailleurs ne se réaliserait jamais.

Nous espérions que le capitaine du navire Le Conquérant, ignorant tout de notre escapade, nous laisserait monter à bord. Cependant, plusieurs matelots m'ayant reconnue s'opposaient à ma présence, car je pouvais leur porter malheur. Le capitaine se questionnait sur les rumeurs à notre sujet ; il ne voulut même pas nous rencontrer.

L'ordre du roi, pourtant très clair, stipulait qu'il fallait ramener sa Prussienne à Königsberg coûte que coûte et que quiconque lui offrirait asile serait châtié. Craignant d'être punis, voire exécutés, les matelots terrifiés refusèrent le marchandage.

Klaus ne cessait de les supplier d'accepter davantage de « *reichsthaler*² ». Selon eux, mon devoir était de retourner auprès de mon père souffrant, telle était la mission d'une fille royale.

À l'intérieur, je fulminais. Accablée par la souffrance, impuissante devant l'absurdité de la situation, je crus m'avouer vaincue. Petit à petit, tout autour de moi devint flou. La lumière avait fui pour laisser place à une grande noirceur. Lorsque je me réveillai, je n'étais plus sur la terre ferme.

² *reichsthaler* : monnaie utilisée à cette époque

Chapitre 4

Déjà-vu...

À côté de moi se trouvait Klaus endormi profondément. Je n'osai pas le déranger, car il avait l'air paisible. J'avais l'envie irrésistible de le réveiller pour savoir où nous étions. Je me levai tranquillement quand, tout à coup, une vague frappa la coque de la corvette. Le bateau qui tanguait me fit perdre pied et je me retrouvai assise dans une flaque sur le pont. Il n'y avait aucun doute, nous étions bel et bien en mer dans une cale de navire. Soudain, je sentis quelque chose m'effleurer la jambe. J'aperçus une bestiole à mes pieds : un rat aux grands yeux funestes et aux dents pointues. Je laissai échapper alors un grand cri. Klaus se réveilla en sursaut. Le rat s'enfuit dans la noirceur en direction d'un minuscule recoin, effrayé par mon hurlement. Mon compagnon de voyage était complètement paniqué. Ses yeux étaient terrifiés. J'étais convaincue que je venais de faire quelque chose de grave. C'est alors que nous entendîmes des pas qui s'approchaient. Mon bien-aimé s'exclama : « Qu'as-tu fait ? » Des centaines de questions résonnaient dans ma tête. Il m'expliqua que nous étions sur Le Conquérant à l'insu du capitaine et de l'équipage. Klaus avait réussi à embarquer dans le vaisseau sans que nous soyons découverts. Nous nous étions faufiletés dans la cale de l'embarcation française. Nous entendîmes alors un craquement provenant du pont supérieur. Nous nous tûmes pour éviter d'être découverts. Un long silence s'ensuivit. Soudainement, la trappe au-dessus de nos têtes s'ouvrit et nous entrevîmes quelques marins exaspérés. Nous étions pris au dépourvu...

Tirés comme des ânes jusqu'au pont principal, les matelots nous forcèrent à nous agenouiller devant un homme de la fin cinquantaine. J'en conclus que l'homme devant nous était le capitaine en raison de son uniforme d'officier de rang supérieur. L'habit était orné de médailles de distinction. Son visage m'était familier. Mon regard balaya l'océan, aucune terre en vue. À mon grand soulagement, je compris qu'il était trop tard pour rebrousser chemin. Notre passage vers la liberté était presque assuré. Le capitaine prit alors la parole. « Que faites-vous sur mon navire ? Je me nomme François de la Rochelière,

capitaine de ce vaisseau. J'exige une explication de votre part ! », cria-t-il. En dépit de son ton insistant, ni Klaus ni moi ne dévoilâmes notre identité. Nous restâmes silencieux, la tête basse, incertains de notre avenir. Quand le capitaine comprit enfin que nous n'allions jamais révéler nos intentions, celui-ci sortit son pistolet et le pointa en direction de Klaus.

Mon cœur se noua. Mes mains devinrent moites et on pouvait lire la panique dans mes yeux. D'un regard assassin, je fixai François de la Rochelière. Nos regards se croisèrent avec fureur. Soudain, son expression changea. J'eus la conviction qu'il venait d'apercevoir un fantôme. Il prononça un nom oublié depuis si longtemps, une lignée enfouie dans la mémoire collective... « Ekatérina. Ekatérina Ostrovski, n'est-ce pas ? Vous avez... ses yeux ».

Chapitre 5

Ekatérina Otrovski, la femme aux yeux bleus

Mon père m'avait très peu parlé de son épouse, Ekatérina. Il avait toujours été très peu loquace au sujet de ma mère, troublé quand on évoquait sa mémoire. Une fois, je lui avais demandé à quoi elle ressemblait. Il m'avait répondu qu'elle avait des yeux si bleus qu'on pouvait y contempler l'océan. « Ses yeux étaient identiques aux tiens », avait-il ajouté. Il m'avait fait promettre de ne plus jamais mentionner le nom de mère. J'avais tenu parole jusqu'à ce jour.

Fortifiée par ces souvenirs, je me levai et fis courageusement face au capitaine. « Vous avez les mêmes yeux que votre mère », continua-t-il. « Vous la connaissiez ? », lui demandai-je. « Désirez-vous connaître les faits ? Parfois, la vérité peut s'avérer troublante. » Déterminée à connaître mon passé, je hochai la tête. Il prit une grande inspiration et me fit un récit qui allait changer le cours de mon existence.

« Il y a fort longtemps, juste après votre naissance, votre mère et Ivan cherchaient une voie de passage vers la Prusse. J'acceptai de laisser monter à bord la famille royale. C'était un honneur pour moi. Les premiers jours se passèrent à merveille. Après quelques semaines de navigation, votre mère tomba gravement malade. Rebrousser chemin s'avérait impossible. Je lui attribuai le seul médecin que j'avais à bord et continuai le long voyage. Ceci fut une erreur monumentale. Au fil du temps, votre mère dépérissait. Après quatre semaines en mer, elle nous quitta pour les étoiles... »

Tout devint alors étrangement limpide. Les morceaux de mon casse-tête existentiel s'emboîtaient parfaitement. La vision que j'avais eue au port, les pressentiments, l'impression de déjà-vu n'étaient pas des simples rêves. Tout cela était déjà arrivé, il y avait plusieurs années. J'étais jadis venue au port de Memel. J'avais rencontré François de la Rochelière alors que je n'étais qu'un bébé naissant. Le sanglot d'une femme et les pleurs d'un homme étaient ceux de mes parents. Le capitaine était visiblement rongé par les

regrets. Il implorait mon pardon. « Vos regrets ne ressusciteront pas ma mère ! », rétorquai-je. Son visage semblait perturbé. « Que puis-je faire pour me faire pardonner ? » Je réfléchis un instant et je le sommai de nous faciliter l'exil vers l'Écosse. « Si vous nous conduisez sains et saufs à destination, je vous pardonnerai. »

Plusieurs lunes plus tard...

Se tenait devant nous un paysage à couper le souffle. Des vallons verdâtres, des terres arides balayées par le vent. Au bout des caps érodés, la mer rugissait. Un nouveau monde nous attendait.